

Trop De Soleil Tue L'amour Et En Attendant Le Vote Des Bêtes Sauvages: Deux Extremes, Un Bilan Des Transitions Démocratiques En Afrique

PIERRE FANDIO

“Au bout de la patience, il y a le ciel. La nuit dure longtemps, mais le jour finit par arriver.”

—Ahmadou Kourouma

“Ce n’est pas parce que l’on a rendu l’âme qu’on est vraiment mort. On entame au contraire un long périple au cours duquel on traverse une forêt ténébreuse, pour émerger dans une clairière ensoleillée.”

—Mongo Beti

Résumé : Analysant le pouvoir et ses modes d’exercice dans deux romans de Beti et de Kourouma, la présente communication révèle un champ politique atomisé et dont les particules évoluent en champ libre. Cette transfiguration consacre la rupture entre les deux romans et les autres écrits des mêmes auteurs en même temps qu’elle scelle un rapprochement “inattendu” entre deux écrivains qui n’ont jamais eu la réputation d’être proches. *Trop de soleil tue l’amour* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* apparaissent dès lors comme un tournant dans la fiction africaine où, depuis la fin du XX^e siècle, nombre d’écrivains ont entrepris de réviser la perception du champ politique à la lumière de la nouvelle donne géopolitique induite par la chute du mur de Berlin.

Abstract: This article examines the exercise of power in two novels by Beti and Kourouma highlighting a highly fragmented political landscape whose tiny components act independently. This transfiguration marks a break between both novels and other works by the same authors, thus establishing an “unexpected” similarity between two writers who have never been considered as ideologically close. By reviewing the African political scene in the light of the new geo-strategic order ushered in by the collapse of the Berlin Wall, these novels are a turning point in African fiction writing.

La critique africaniste présente volontiers Mongo Beti et Ahmadou Kourouma comme deux irréductibles adversaires idéologiques. En fait, tandis que le dernier fait partie de ceux qu’on nomme “modérés,” le premier est, depuis toujours, taxé de “paranoïaque” et “d’incorrigible révolutionnaire.” Ceci explique au moins en partie que les instances impériales de légitimation déroulent quasiment le tapis rouge à chaque sortie du “sage.” En une vingtaine d’années d’écriture qui se décline pour le moment en six romans et une pièce de théâtre, Ahmadou Kourouma aura engrangé une dizaine de prix littéraires dont le prestigieux Renaudot 2001 avec *Allah n’est pas obligé* (Seuil, 2000). Par contre, en plus d’un demi-siècle de “dissidence,” une douzaine de romans, 3 essais, un Dictionnaire de la négritude (L’Harmattan, 1999), une revue littéraire et culturelle, *Peuples noirs Peuples Africains*, et plus d’un millier d’articles de revues et de journaux, l’auteur de *La France contre l’Afrique*. Retour au Cameroun (*La Découverte*,

Pierre Fandio: Titulaire d’un Doctorat en Littérature Africaine de l’Université de Yaoundé et d’un Doctorat de Littérature Comparée de l’Université de Grenoble, Pierre FANDIO enseigne les Littératures Francophones hors d’Europe et la Littérature Comparée à l’Université de Buea au Cameroun. Il a publié un certain nombre d’articles dans des revues scientifiques d’Amérique du Nord, d’Europe et d’Afrique, notamment, *LittéRéalité*, *Dalhousie French Studies*, *Bulletin Francophone de Finlande*, *Palabres*, *Voices*, *Orées*, *Epasa Moto*, *Mots Pluriels*, *Présence Francophone*, *ALA Bulletin*, etc. Il a participé au Dictionnaire des œuvres littéraires négro africaines d’expression française au sud du Sahara, Vol. II, 1996. Ses recherches portent sur l’institution littéraire en Afrique contemporaine. Présentement en mission de recherche au Centre de Recherche sur l’Imaginaire (CRI) de l’Université Stendhal en France, il co-édite un ouvrage sur Mongo Beti.

1993) n'a généralement eu droit qu'aux foudres de l'establishment tant dans son pays d'origine, le Cameroun, que dans son pays d'adoption, la France.¹

Les titres aussi bien que la structure de *Trop de soleil tue l'amour* et de *En attendant le vote des bêtes sauvages* semblent opposer davantage ces deux écrivains francophones des plus lus d'Afrique.² L'intitulé du troisième roman d'Amadou Kourouma qui fait d'emblée allusion à la politique et à la fable avec "le vote des bêtes sauvages," inscrit la problématique du pouvoir au cœur même du roman, tandis que, l'avant-dernier roman du Camerounais décédé récemment, rappelle plus la littérature de gare que n'importe quel autre genre, en affichant "soleil" et "amour" dans son titre. La technique de l'énonciation de *Trop de soleil tue l'amour* en fait par ailleurs un roman policier tandis que *En attendant le vote des bêtes sauvages* se révèle comme un "donsomana, une parole, un genre littéraire dont le but est de célébrer les gestes des héros chasseurs et de toutes sortes de héros" (Vote, 31). Comme le définit son créateur.

Cependant, une lecture croisée révèle que les deux textes constituent un bilan assez critique des transitions démocratiques en cours sur le continent noir depuis la fin des années 80. La présente communication analyse comment, en dépit de divergences notables, Mongo Beti et Ahmadou Kourouma construisent une nouvelle "communauté de destin" à la notion même de pouvoir et de ses modes d'exercice dans la fiction romanesque africaine, à travers *Trop de soleil tue l'amour* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*.

Un aperçu de l'écriture littéraire africaine des dix dernières années révèle que les bouleversements survenus dans le monde à la fin des années 80 sont de plus en plus présents dans la société politique de la fiction. Le statut du chef d'Etat ou de parti politique, le fonctionnement des auxiliaires "naturels" du pouvoir que sont les partis politiques, l'armée et la police sont plus que jamais sujets d'une nouvelle analyse, au même titre que la nouvelle donne politique et géostratégique induite par la chute du mur de Berlin et l'intervention du FMI et de la Banque Mondiale. Pourtant, du point de vue de la gestion du nouvel ordre politique, *Trop de soleil tue l'amour* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* semblent s'inscrire dans la mouvance traditionnelle du roman africain. En effet, tout comme *Le Zéhéros* n'est pas n'importe qui (Présence Africaine, 1986) de Williams Sassine, *Le Pleurez-rire* d'Henri Lopes (Présence Africaine, 1982) ou *L'Anté-peuple* (Seuil, 1983) de Sony Labou Tansi, les deux romans de Mongo Beti et d'Ahmadou Kourouma donnent à voir un personnel politique agrégé autour d'un chef qui se veut charismatique et tout-puissant comme Baba Toura de *Perpétue et l'habitude du malheur* (Buchet-Chastel, 1974) de Mongo Beti, *Messi Koï* de *Le Cercle des tropiques* (Présence Africaine, 1972) d'Alioum Fantouré ou *Sékou* du *Zéhéros* n'est pas n'importe qui. Mieux, les membres du parti vouent ici comme là-bas, un culte "indéfectible" au chef à qui ils doivent tout.

De plus, du point de vue de la vision que les deux romans ont de l'Afrique et des Africains, *Trop de soleil tue l'amour* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* sont aussi désespérants et désenchantés que les autres textes des Mongo Beti et Ahmadou Kourouma et ceux d'autres écrivains africains des années 70 à nos jours.³ *Le Pleurer-rire*, *L'Anté-peuple*, *Sous le pouvoir des Blakoros* I *Traites* (NEA, 1980) d'Amadou Koné, *Sahel ! Sanglante sécheresse* (Présence Africaine, 1981) de Mandé Alpha Diarra, aussi bien que *Les Soleils des indépendances* (Seuil, 1976), *Monnè outrages et défis* (Seuil, 1990) d'Ahmadou Kourouma ou alors *Perpétue et l'habitude du malheur* (Buchet-Chastel, 1974), *Remember Ruben* (UGE, 1974) de Mongo Beti, peignent indifféremment des dictateurs sanguinaires qui, aux lendemains des indépendances des Etats africains, ont accaparé le pouvoir, transformé leur pays en goulags et leurs

concitoyens en bagnards sans recours. Quant à la notion de biens publics/biens privés, elle connaît, ici comme ailleurs, la même confusion. Koyaga le protagoniste d'Ahmadou Kourouma et le "dictateur-président" de Mongo Beti voient aussi vite les caisses de l'Etat en compagnie de leurs familles et clans, pour organiser des agapes et autres gaspillages que Bwakamabé Na Sakkadé de *Le Pleurez-rire*, Sékou de *Le Zéhéros* n'est pas n'importe qui, Djigui de Monné, outrages et défis ou alors Baba Toura de *Perpétue* et l'habitude du malheur.

Cependant, à l'analyse, *Trop de soleil tue l'amour* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* s'émancipent assez nettement aussi bien des écrits précédents de Mongo Beti et d'Ahmadou Kourouma que des autres textes africains de la période de référence. La dissidence politique était jadis le fait des opposants vivant dans la clandestinité à l'intérieur même du pays comme dans *Perpétue* et l'habitude du malheur et *Remember Ruben* ou alors celui des exilés des bords de la Seine ou d'ailleurs, comme dans *Le Zéhéros* n'est pas n'importe qui. Ici, la contestation s'organise à visage découvert à l'intérieur même du pays, au grand désarroi des tenants du pouvoir et surtout de l'ex-parti unique qui, du coup, se trouve menacé d'effondrement.

La divergence d'avec les régimes opérant en situation de monopole politique d'avant les années 90 est plus marquée encore. On se souvient que dans des textes comme *Indésirables* (L'Harmattan, 1990) de Roger Kaboré Bila ou *Affamez-les, ils vous adoreront* (L'Harmattan, 1992) d'Antoine N. Ruti, elle est le fait d'étudiants et de scolaires "égarés." Déjà, le titre assez étonnant et un tantinet provocateur donne le ton ironique ou plutôt "sarcastique" à *En attendant le vote des bêtes sauvages* comme le dit Ahmadou Kourouma lui-même. En annonçant une comédie historique et politique, il induit d'emblée une concurrence politique au moins implicite, mais non moins menaçante pour la survie même du régime. C'est d'ailleurs ce qui semble justifier la promesse du griot-conteur à Koyaga: "Si d'aventure les hommes refusent de voter pour vous, les animaux sortiront de la brousse, se muniront de bulletins et vous plébisciteront" (Vote, 358). En attendant, la vérité du moment, du point de vue même de la formulation de l'intitulé du roman, indique que le pouvoir n'est plus tout à fait ce que "le potentat au totem Chacal du désert" (Vote, 241) aurait souhaité. La perte effective de ce pouvoir est d'ailleurs à l'origine même de ce que le "sora" (griot de chasseurs) appelle lui-même "le récit purificateur" (Vote, 10), c'est - à-dire tout le récit.

A première vue, le personnage de Mongo Beti ne semble pas, quant à lui, en situation de perdre son pouvoir. Toutefois, si la dépossession redoutée est attestée chez Kourouma, la question que l'on doit bien se poser à propos du "héros" de *Trop de soleil tue l'amour*, est celle de savoir si le Président a jamais effectivement détenu ledit pouvoir. Ou alors : est-il seulement conscient de ce qu'il ne l'exerce pas du tout ? L'édition de poche du roman de Mongo Beti (Julliard/Pocket, 2001) semble d'ailleurs faire plus qu'allusion à un personnage plutôt jouisseur. La "une" de couverture représente un portrait de Nègre aux yeux protégés par des lunettes de soleil et, en arrière plan, un policier et des femmes de la même race, sur fonds de cocotiers qui suggèrent une plage de mer chaude dont raffolent les touristes. Pour couronner le tout, le tableau porte sous la forme d'une légende cet extrait plus que suggestif du roman: "Comme souvent, entre l'homme et la femme, la matinée avait été un moment de complicité délicate, ponctuée d'effleurements..." Dès lors, le Cameroun de Zamakwé dont il sera question dans le roman semble ainsi un pays dirigé par un chef d'Etat en vacances. Dans l'un des rares moments consacrés au personnage, le narrateur qui le nomme tantôt "le président fainéant" tantôt "le président dictateur" dit justement de lui que "son rêve secret est de se reposer tout le temps" (Soleil, 127).

Bien plus, à l'image de Koyaga, le Président n'est jamais sujet du discours dans l'univers en déliquescence sur lequel il est supposé régner. En conséquence, tout comme son alter ego, le protagoniste vit une sorte de mort symbolique (Ne dit-on pas que partir c'est mourir un peu ?). Non seulement il ne semble ainsi détenir aucun des paramètres qui définissent traditionnellement le pouvoir, mais surtout, il est à peine présent dans l'histoire du pays qu'il croit à ses pieds. Le lecteur sait tout simplement que le président est "un dictateur, un homme sans classe ni envergure" (Soleil, 105) qui trône à la tête d'un Etat exsangue dont il a livré les fabuleuses richesses à la mafia des multinationales, moyennant prébendes. Son manque d'envergure intellectuelle en fait un parfait guignol qui se croit responsable d'un pays dont les moindres rouages lui échappent absolument, à commencer par la gestion de son propre parti dont il est pourtant officiellement le président.

En fait, même pendant la campagne électorale, moments privilégiés où même les plus médiocres s'essayent à la rhétorique, "le dictateur-président" est privé de parole. Sékou ou Bwakamabé na Sakkadé n'ont d'ailleurs jamais eu besoin de ces occasions pour parler pendant des heures et sans interruption à "leur" peuple.⁴ C'est dire combien puissante est la symbolique de la parole dans la conquête et la conservation de tout pouvoir. En politique plus qu'ailleurs, la fonction de la parole est, comme dirait Roland Barthes, "non seulement de communiquer ou d'exprimer, mais d'imposer un au-delà du langage." (Barthes, 7) Ce mutisme imposé ressemble à un retour de bâton en ce sens que, l'une des armes du Président comme des autres dictateurs que charrie la littérature africaine depuis les années 70, est justement la suppression du droit à la parole. A cet effet d'ailleurs, un personnage de Jean-Marie Pinto Komlanvi ironise justement: "On a toujours le droit de dire ce que l'on veut en Afrique, à condition de ne pas se faire entendre."⁵

Il n'est sans doute pas exagéré de penser que les séjours répétés à l'étranger du personnage constituent une sorte de quête du dictateur pour une solution à cette véritable impotence dont il souffre. En tout cas, le narrateur s'explique mal que dans "un pays constamment en proie aux convulsions sociales, ethniques et politiques, sous-développé de surcroît, le chef de l'Etat s'octroie six grandes semaines de villégiatures à l'étranger." (Soleil, 11) Koyaga connaît une situation similaire à celle du "héros" de Mongo Beti et essaie lui aussi d'y remédier, à sa manière. En effet, du statut de l'acteur de sa vie et de celle de ses compatriotes, "l'Homme au totem de Caïman" est réduit, pendant toute l'histoire, au rôle des plus passifs de témoin, de spectateur et surtout d'auditeur muet du récit de sa propre vie. Pire, le discours est proféré par un ensemble de narrateurs dont un fou qui se permet tout et de tout dire au chef rendu impuissant. Ce renversement de situation, sans doute plus que chez Mongo Beti, apparaît comme le sommet de l'humiliation pour un personnage qui a pensé et pense toujours d'ailleurs, avoir le droit de vie et de mort sur ses semblables. On se souvient pourtant combien le personnage de Djigui domine Monné, outrages et défis, autant par sa présence dans le discours que par sa personnalité dans l'histoire et sa longévité au pouvoir (120 ans).

Sa cure cathartique, le protagoniste de Kourouma la recherche dans une drogue "traditionnelle" : la geste propitiatoire du griot des chasseurs qu'a prescrite un marabout, suite au songe d'une femme. Certes, au premier abord, le "voyage initiatique" du nouveau chef de l'Etat du Pays du Golfe a pour finalité de lui permettre de "s'enquérir de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie." (Vote, 171) Mais il n'empêche que pendant les six veillées qui constituent la diégèse, le "héros" vit une situation dont les conséquences sont dévastatrices pour l'efficacité de son pouvoir. En fait, pour un leader, sans doute plus que tout autre homme politique, le contrôle de la gestion de la parole est une donnée fondamentale, voire essentielle: "Le discours, en apparence, a beau être peu de chose, précise à

cet effet Michel Foucault, les interdits qui le frappent révèlent très vite son rapport avec le désir et le pouvoir."⁶

En tout état de cause, les "héros" de Mongo Beti et d'Ahmadou Kourouma semblent soumis métaphoriquement par les narrateurs respectifs aux rites du châtiments réservé aux vaincus des pratiques magiques du donsomana : émasculés, les testicules enfoncés dans la bouche. Ces gestes magiques et répétitifs sont repris plusieurs fois et de manière rituelle dans le roman d'Ahmadou Kourouma. Le lecteur attentif sait justement combien sont liés le phallus et le pouvoir dans la fiction africaine.⁷ Le fait que les récits respectifs de *Trop de soleil tue l'amour* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* s'arrêtent alors qu'aucune histoire ne connaît encore son terme, semble suggérer que l'humiliation suprême n'est ainsi pas prête de s'arrêter et pourrait même devenir permanente et perpétuelle pour les protagonistes. "Tant que Koyaga n'aura pas récupéré le Coran et la météorite, rappelle le sora, commencera ou recommencera le donsomana purificateur." (Vote, 358)

Dans tous les cas, l'on remarque assez vite que, aussi bien chez "l'Indomptable" que chez "le Guerrier griot," le narrateur qui n'hésite pas à se démultiplier à la moindre occasion et à accorder ainsi l'instance de narration (et donc de parole) à des personnages souvent secondaires, aura magistralement refusé cette faculté aux responsables politiques de premier plan de la "République francophone d'Afrique" et du Pays du Golfe.⁸ Il n'y a dès lors plus de doute que l'exclusion et la marginalisation dont sont frappés leurs "héros" au paratextuel, participent d'une stratégie délibérée et consciente des deux écrivains. D'ailleurs, remarque avec pertinence Henri Godard,

Pour l'écrivain, l'adoption [d'un] discours, la place qu'il accorde aux autres et la lumière dans laquelle il les situe, sont autant de moyens de prendre parti. A leur niveau et dans leur ordre, ces options linguistiques ont une dimension idéologique.⁹

En attendant, aussi bien du point de vue de la situation énonciative que de celui même de la réalité diégétique, le lecteur note aisément, ici et là-bas, que ces personnages qui exercent une sorte de "non-pouvoir" ou plutôt de vacance de pouvoir, sont, en réalité des pantins que l'on ne peut même pas objectivement comparer aux "Grand Timonier," "Père de la nation," "Guide éclairé" et autres titres de rois d'opérette popularisés par la littérature africaine des années 70 à 90, bien que Koyaga se pose en héritier de Baba Toura ou de Messi Koï.¹⁰

En fait, chez Henri Lopés, chez Williams Sassine, chez Sony Labou Tansi ou même dans les autres textes de Mongo Beti et d'Ahmadou Kourouma, les dictateurs jouissent de l'efficacité du pouvoir. Il aurait ainsi suffi d'un seul geste de la part du président du parti unique pour que le sort tragique de Fama fût différent dans *Les Soleils des indépendances*. C'est une simple décision présidentielle qui fait emprisonner le "dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou," sans raison valable. Une autre le libère, des années plus tard, dans les mêmes conditions, en le gratifiant de billets de banque. On se souvient aussi que Baba Toura fait et défait la carrière d'Essola Wandelin, personnage de Perpétue et l'habitude du malheur. Or dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* tout comme dans *Trop de soleil tue l'amour*, la "démocratie" ou ce qui en tient lieu a perverti les paramètres qui permettent traditionnellement de définir le pouvoir, tandis que les "chefs" sont dépouillés des attributs réels et symboliques du pouvoir effectif par l'histoire ou par le sort. Du coup, ils exercent un pouvoir illusoire: et parfois, ils ne sont même pas conscients de la vacuité de ce prétendu pouvoir.

La donne diégétique des romans de Mongo Beti et d'Amadou Kourouma s'inscrit dans la même veine que les dispositifs paratextuels et énonciatifs évoqués plus haut. Contrairement à nombre d'écrits africains, la réalité effective du pouvoir est détenue aussi bien dans Trop de soleil tue l'amour que dans En attendant le vote des bêtes sauvages, par des groupuscules plutôt indépendants les uns des autres, mais unis à l'occasion pour le malheur du pays.

N'avez-vous pas remarqué? Chez nous, le chef de l'Etat fait dans l'évasion des capitaux, ministres et hauts fonctionnaires dans l'import-export et autres business pas toujours honnêtes, curés et évêques dans le maraboutisme, assureurs et banquiers dans l'extorsion de fonds comme les gangsters, les écolières dans la prostitution, leurs mamans dans le maquereautage, les toubibs dans le charlatanisme, les garagistes dans les voitures volées... (Soleil, 235)

L'atomisation régressive du pouvoir et des centres de décision qu'il convient de ne point confondre avec ce qui se passe dans Perpétue ou l'habitude du malheur ou dans Monnè, outrages et défis, est loin d'être participer de la division consciente du travail comme cela se doit dans toute société organisée. Elle pourrait même être perçue comme une conception toute spéciale du pouvoir. Mais à la vérité, Koyaga ou son alter ego, et à la différence personnage comme Fahati de Le Récit du cirque... de la vallée des Morts (Buchet-Chastel, 1975) d'Alioum Fantouré, sont tout simplement incapables de maîtriser l'organisation de leur "cour."

En fait, les partis au pouvoir, aussi bien dans leur fonctionnement que dans leurs méthodes, connaissent des innovations pertinentes par rapport à ceux en présence dans la plupart des romans africains. On vient de voir que le chef du parti tout-puissant est bel et bien mort ici. De plus, dans les deux romans, aucun président de parti ne connaît une présence comparable à celle des dictateurs de Sony Labou Tansi, de Williams Sassine, d'Henri Lopes, d'Alioum Fantouré ou même celle d'un personnage comme Djigui de Monnè, outrages et défis. Si Koyaga, par exemple, est présent en permanence dans l'histoire, c'est comme auditeur et non comme narrateur et donc acteur. Mieux, il est déchargé des attributs du pouvoir en même temps qu'il est totalement coupé des militants du parti, d'une part et de "ses sujets" du Pays du Golfe, d'autre part. Ses liens avec le parti et surtout avec le peuple, s'ils sont rétablis, seront sujets à la médiation du griot qui organise le donsomana. Bref, contrairement à celle de ses "prédécesseurs," la survie de "l'Homme au totem de Caïman" en tant qu'homme de pouvoir est ainsi soumise au bon vouloir d'un acteur qui n'est même pas un militant déclaré de sa formation politique.

Quant à lui, on vient de le dire, le "président-dictateur" de Mongo Beti est tout simplement "introuvable." Le récit en parle à l'occasion. Mais, il est aussi loin de l'histoire que du pays qu'il est censé diriger. Il ne participe aucunement à la vie de son parti que le narrateur se garde ici comme chez Ahmadou Kourouma de nommer. Par conséquent, il ne sait et ne peut jamais prendre la bonne décision au bon moment. Aussi embarrasse-t-il souvent les comparses qui dirigent par procuration la structure. Il en est ainsi de la date des élections qu'il renvoie sine die, sans doute de l'étranger et surtout, sans consulter ni même avertir ses partisans qui, non seulement voient leurs stratégies tomber, mais aussi, sont obligés de trouver des justificatifs alambiqués pour s'expliquer aux "partenaires" de l'Assistance Technique Française de campagne. En un mot, Mongo Beti et Ahmadou Kourouma substituent à l'irresponsabilité généralement reconnue aux dictateurs dans la fiction africaine une forme encore plus pernicieuse de manquement : la déresponsabilisation.

Bien qu'acéphales de fait, les partis politiques continuent, tant bien que mal, de fonctionner, même par procuration. Aussi bien chez Mongo Beti que chez Ahmadou Kourouma, ils gardent même des réflexes du parti unique : achat des consciences, répression ciblée, corruption, etc. On se rappelle à cet effet comment, suite au véritable lavage de cerveau qu'ils subirent du fait de...des compatriotes de Koyaga du fait de leur divergence idéologique avec le chef, ceux-ci durent opérer... "un virage à 180," ainsi que le rappelle ironiquement Bingo, le narrateur principal d'Ahmadou Kourouma.

Solennellement, ils entrent dans le bois sacré du parti unique, deviennent des initiés, les enfants, les adeptes du parti : eux, leurs parents, leurs progénitures, leurs parents, leurs amis, leurs connaissances, tous avec leurs chiens et leurs poulets. (Vote, 274)

Cette méthode qui, de l'avis du narrateur de Mongo Beti, est une marque déposée du président gabonais Omar Bongo (Soleil, 201), marche aussi assez bien avec les compatriotes d'Eddie. Ebénézer, le philosophe et idéologue attiré de l'ex-parti unique en démontre l'extrême efficacité à Georges Lamotte, son "Assistant Technique Français" :

Devine comment nous avons recruté [les opposants] au Comité exécutif national. D'office, je veux dire sans les consulter [...] Tu veux voir ce qu'est vraiment l'être humain, mon cher Georges ? Accule-le à la famine ; sortant aussitôt du bois, le loup se fait agneau, et le voilà couché à tes pieds. Quant on a la chance de tenir cette chose à la saveur divine qu'est le pouvoir, cette faculté miraculeuse de dompter les foules et les individus, de les plier à ses fantaisies, le laisser s'échapper, ça serait de la folie, quitte à utiliser toutes les ficelles, de la ruse à la guerre civile, et pourquoi pas le génocide. (Soleil, 210)

Cependant, il convient déjà de noter que, contrairement au Pleurer-rire ou au Zéhéros n'est pas n'importe qui ou même à Affamez-les, ils vous adoreront ou à Indésirables, la violence brute a cédé le pas ici à une forme plus pernicieuse encore, la violence "symbolique" au sens où la définit Pierre Bourdieu :

La violence symbolique est, précise Pierre Bourdieu, pour parler aussi simplement que possible, cette forme de violence qui s'exerce sur un agent avec sa complicité.[...] J'appelle méconnaissance le fait de reconnaître une violence qui s'exerce précisément dans la mesure où on la méconnaît comme violence ; c'est le fait d'accepter cet ensemble de présupposés fondamentaux, pré réflexifs, que les agents sociaux engagent par le simple fait de prendre le monde comme allant de soi, c'est-à-dire comme il est, et de le trouver naturel parce qu'ils lui appliquent les structures cognitives qui sont issues des structures mêmes de ce monde. [...]. C'est pourquoi, l'analyse de l'acceptation doxique du monde en raison de l'accord immédiat des structures objectives et des structures cognitives est le véritable fondement d'une théorie réaliste de la domination et de la politique" (Bonnevitz, 82-83).

Ainsi, " Plus de trente-cinq ans de dictatures en tout genre," remarque le narrateur de Mongo Beti, "ont forcément perverti les mœurs et les mentalités." (Soleil, 44) De plus, pour cause de FMI et de la chute du mur de Berlin, l'Occident semble plus regardant sur la forme de la "démocratie." L'avènement et le déploiement de l'opposition politique non-violente à l'intérieur même du pays constituent en fait l'une des particularités communes des deux textes. Chez Ahmadou Kourouma, le parti unique, sous la pression de la rue, légalise au pied levé l'opposition et publie d'autres textes en faveur des libertés.

A la Baule, commente le narrateur d'Ahmadou Kourouma, au cours du sommet des chefs d'Etat, le président Mitterrand a recommandé aux chefs des Etats africains de changer de politique, de cesser d'être des dictateurs pour devenir des démocrates angéliques. La France a utilisé cette déclaration comme prétexte et comme date pour arrêter de régler les émoluments des fonctionnaires des dictatures francophones dont les trésors publics sont en cessation de paiement. La France exige du dictateur qu'il signe au préalable un PAS avec le FMI. (Vote, 323)

Bien plus, chez Mongo Beti, l'histoire commence alors que l'opposition a déjà officiellement voix au chapitre. Elle est même, contrairement aux textes d'avant 90, une source de réelle inquiétude pour l'ex-parti unique qui n'est plus du tout sûr de gagner toutes les élections. "Le gouvernement a peur pour les élections qui viennent ; il veut s'assurer de la fidélité de ses partisans supposés. C'est notre boulot." (Soleil, 130), assure "l'expert" dépêché par Paris. Couplée avec la presse indépendante et plus généralement avec la société civile émergente, l'opposition semble faire plus que de la figuration sur l'échiquier politique local, comme le reconnaît en outre un cacique de l'ex-parti unique: "Les perspectives ne sont plus certaines depuis la fin de la guerre froide." (Soleil, 193) Dès lors, mettant en pratique les conseils du philosophe et de "l'Assistant Technique Français," le pouvoir en place ne lésine sur aucun moyen pour assurer la victoire, "à tout prix."

Le gouvernement appliquait une tactique qu'on peut appeler de l'édredon : il ne répondait à aucune accusation, dédaignait les interpellations, faisait la sourde oreille aux propositions de dialogues, s'en tenait aux rigueurs de la répression dès que les opposants faisaient mine de descendre dans la rue, tirant à l'occasion sans état d'âme sur la foule, ce qui avait le don de refroidir les enthousiasmes dans les rangs des contestataires. Le gouvernement ne s'embarrassait pas des finasseries dans les républiques africaines francophones. (Soleil, 180-181)

L'une des plus grandes et sans doute des plus pertinentes innovations communes à En attendant le vote des bêtes sauvages et à Trop de soleil tue l'amour est "la définition" de la nouvelle opposition politique interne. Contrairement à Indésirables par exemple, celle-ci ne s'oppose jamais vraiment au parti au pouvoir qu'elle a vocation de combattre ; pas à combattre. L'on a remarqué que l'avènement de la démocratie dans la République du Golfe s'accompagne de l'émergence d'une société civile longtemps maintenue dans les fers par le parti unique. De plus, les déscolarisés et les autres laissés-pour-compte de la société s'organisent pour prendre désormais une part active à la gestion de la cité à travers une "Conférence Nationale Souveraine." Or, de par son organisation même et son mode de fonctionnement, ce forum emprunte paradoxalement l'essentiel de ses méthodes au parti unique décrié.

[Les délégués] n'avaient d'abord pensé qu'à eux, à leur confort. Ils étaient français, avaient le niveau de vie des développés. Ils se fixèrent, en tant que membres de l'assemblée provisoire, des indemnités d'Européens : soixante mille francs par jour. Dans un pays où le SMIG mensuel est plafonné à trente mille francs et la solde du soldat à vingt mille ! C'était scandaleux. Les moult prolongations de la Conférence nationale souveraine apparurent pour tous les citoyens comme de la combine, de la magouille pour continuer à se mouiller la barbe. (Vote, 344)

Cette trahison des élites, consécutive à celle des années 60 la "Conférence Nationale Souveraine" avait pour ambition originelle de corriger à défaut de réparer, désoriente à jamais un peuple qui, une fois de plus, avait rêvé des lendemains qui chantent. Ce dernier pressent dès lors que, aujourd'hui comme hier, il n'aura que ses yeux pour pleurer. Floué et déboussolé, le petit peuple de la République du Golfe se

tourne ainsi à nouveau vers Koyaga pourtant reconnu de tous comme l'auteur de tous ses malheurs, non pour lui demander des comptes, mais pour le louer, plus que par le passé!

Des centaines de déscolarisés affamés s'étaient rués vers les trottoirs des rues conduisant à la résidence privée du dictateur. A ces centaines s'étaient joints tous les chômeurs que les grèves et le désordre social avaient chassés de leur emploi. Une foule compacte qui faisait de chacune de vos sorties ou retours une manifestation de sympathie, une vraie fête. Les gens guettaient votre arrivée. Ils applaudissaient bruyamment et vous accueillaient avec des slogans dès que votre cortège passait. (Vote, 345)

L'ancien combattant devenu président-dictateur retrouve ainsi, avec la complicité de ses compatriotes désignés pour le contrer, le lustre et la superbe dont il avait toujours rêvé depuis les campagnes d'Indochine et d'Algérie. On comprend dès lors pourquoi Madeleine Borgomano dit de *En attendant le vote des bêtes sauvages* qu'il est un roman "plutôt désespérant."¹¹

Un désespoir similaire habite le petit peuple de Tropic de soleil tue l'amour. Contre le pouvoir du "président fainéant" s'activent des intellectuels et une opposition partisane. Mais à l'analyse, les uns et les autres, comme dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, sont des individus peu recommandables, traîtres de fraîche date ou en latence. La dernière composante de l'opposition comprend ainsi essentiellement deux groupes. Ici évoluent des impatients de tous bords qui, dans l'attente qu'ils jugent trop longue dans la "dèche," s'engagent dans la voie de la contestation pour se faire vite remarquer et ainsi, se faire inviter plus tôt à la table. De l'autre côté, aussi "nuls" que leurs adversaires du pouvoir qu'ils sont supposés combattre, d'autres sont juste un peu plus malins pour se sauver assez tôt du bateau du parti unique qui prend de l'eau, se construire une virginité factice, et se faire une bonne conscience à peu de frais. Les journalistes de *Demain la Démocratie !* sont sans pitié:

C'est trop facile ; on sert la dictature à pieds baissés pendant des années, on prend soin durant ce temps de se remplir les poches en puisant dans les caisses de l'Etat. Quand on a amassé un pactole, on se proclame grand manitou opposant. (Soleil, 77)

Le narrateur qui se désigne systématiquement par "nous" semble, sous certaines conditions, pouvoir reconnaître quelque excuse à l'opposition partisane qui, ici comme ailleurs, a vocation d'accéder (pas à accéder) au pouvoir, même si les moyens ici sont des plus contestables. Mais la trahison la plus impardonnable, d'après le narrateur anonyme qui concède pourtant que "Là où le peuple a été trop longtemps tenu à l'écart des lumières du droit, le vice devient la norme, le tortueux la règle, l'arbitraire la vertu" (Soleil, 78), est celle des intellectuels. Alors qu'ailleurs elle anime les débats d'idées et maintient les esprits en éveil, dans le roman de Mongo Beti, cette classe est essentiellement constituée d'opportunistes en mal d'accumulation de biens matériels et d'honneurs. Nombre de ses cadres ne reculent ainsi devant rien pour arriver à leurs fins et "se faire une place au soleil" ou plutôt à table. Avocat "marron" vivant d'expédients et grand amateur de femmes et de vins, Eddie réussit ainsi à trouver même du bon dans la dictature. "A voir de près, affirme-t-il sans sourciller, la dictature, c'est pas pire, à condition de savoir s'en servir." (Soleil, 46)

Le portrait que l'habile philosophe peint de ces lamentables "lumières" en fait effectivement de pitoyables tarés:

Le président avait souhaité rallier à tout prix cette engeance stérile, pour la mouiller et la neutraliser. Il était convaincu que ça ne serait pas de la tarte, que l'exercice relevait de la haute voltige, tant les gens surestiment le sens de dignité de nos prétendus intellectuels. C'est faire beaucoup d'honneur à ces farceurs. Le tour vient d'être joué sans coup férir, tu as vu Georges ? Ils ont un peu crié, comme ça, pour la forme ; la provocation, c'est leur cinéma préféré. Mais ils se sont rués, comme tout un chacun, sur le buffet. Est-ce qu'il t'a semblé qu'ils étaient dégoûtés par mes délicieux sandwiches ? Que non, bien au contraire. C'est toujours un tort de se laisser impressionner par ces gens-là, sous prétexte qu'ils savent manier la plume ou déployer une fastueuse rhétorique. Ce sont des imposteurs, des clowns. (Soleil, 209)

Le régime qui, sous les conseils de son très machiavélique philosophe, ne doit reculer ni devant la guerre civile, ni devant le génocide pour rester au pouvoir, trouve ainsi un terreau idéal pour ses manœuvres de débauchage, d'achats de conscience ou de corruption.

Au bout du compte et au contraire de *Mor Zamba* ou *Ouragan Viet* de Remember Ruben, ou de *Fama* de Les Soleils des indépendances, ou même de *Camara Filamodou* Massakoye du *Le Zéhéros* n'est pas n'importe qui, de Raogo et Wend-Kumi de *Indésirables*, d'Issa Koné de *Les Mémoires d'Emilienne*, les opposants déclarés et les intellectuels de *Trop de soleil tue l'amour* et de *En attendant le vote des bêtes sauvages* contribuent ainsi paradoxalement, mais avec une égale efficacité, à faire de la démocratie nouvelle une farce macabre dont le peuple est le triste et innocent dindon. Les jugements des citoyens sur la dictature du parti unique et sur la démocratie ambiante ne semblent ainsi pas bien différents de ceux des populations de Soba (Monnè, outrages et défis) sur l'ancien et sur le nouveau régime :

Nous vîmes et comprîmes que le régime militaire et le régime civil étaient l'anus et la gueule de l'hyène mangeuse de charogne : ils se ressemblaient, exhalant tous les deux la même puanteur nauséabonde. (Monnè, 60)

Aux "génies du mal" généralement constatés dans les autres textes africains jusqu'à une date assez récente, on pourrait dire que *Trop de soleil tue l'amour* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* substituent des "génies" de la bêtise et de l'ignorance.

Les derniers oripeaux du pouvoir que Mongo Beti et Ahmadou Kourouma revisitent sont la police et la "coopération" française. Le rôle de la police et de "l'Assistance Technique Française" sont ici plus qu'originaux. Bien qu'aussi omniprésente ici que dans *Perpétue* ou même *Les Mémoires d'Emilienne*, la police parallèle ou officielle est loin de remplir les mêmes fonctions qu'ailleurs dans le roman africain. Dans un contexte comme celui des romans de Mongo Beti et d'Ahmadou Kourouma, ses missions auraient par exemple consisté, comme celles de *Inquisiteur Mille* de *Le Récit du cirque... de la vallée des Morts*, à sauver ou à tout le moins rétablir, "à tout prix" l'autorité ignorée ou bafouée des chefs rendus impotents.

Mais, à l'image des autres cercles du pouvoir en présence et contrairement aux textes évoqués plus haut, ce bras séculier de la dictature semi-autonomes comme des factions de n'importe quel groupe terroriste. Mieux, il travaille d'abord et essentiellement pour le compte exclusif de ses agents, en dépit des avantages faramineux que la "République francophone d'Afrique" de Mongo Beti par exemple lui accorde. Symbolisée par l'inspecteur Norbert et le commissaire Boundougou, ces véritables "caïds" (Soleil, 189) dont le plus grand "mérite" est de ne jamais faire d'enquêtes et de classer

systématiquement toutes les affaires à elle confiées, la police du “président fainéant” n’hésite pas à l’occasion, à mettre en danger l’existence même du régime.

Le bien nommé “Norbert, inspecteur amateur d’extras,” agent de police recruté sans qualification initiale et qui doit toutes ses promotions aux stages “bidons” organisés par sa hiérarchie complaisante, ne s’empêche par exemple pas de collaborer avec le journaliste indépendant Zamakwé contre les espèces sonnantes et trébuchantes, sans même s’en référer à ses bienfaiteurs hiérarchiques. Et de fait, il sert l’opposition déclarée contre laquelle il travaille officiellement pour le compte du pouvoir de cette “République Bananière.” Le serpent semble ainsi, pourrait-on conclure, comme dans le modèle narratif d’Ahmadou Kourouma, se mordre la queue ici: “planter la fin de la bête dans son commencement.” (Vote, 66) Des prédictions pessimistes du narrateur de Mongo Beti se révèlent finalement en deçà de la vérité ! “Après la privatisation controversée des banques, de l’eau, de l’électricité, il restait désormais celle de la police et de l’armée et même de l’Etat.” (Soleil, 127)

A l’image de cette police plus que dévoyée, “L’Assistance Technique” constituée ici comme ailleurs de barbouzes françaises et de mercenaires de toutes origines, n’est pas exclusivement au service des pouvoirs qui en rétribuent les agents. Pourtant, une tradition assez récurrente dans la fiction africaine francophone veut que l’Assistant Technique Français soit une barbouze chargée d’exécuter les basses besognes du régime impopulaire mis en place et porté à bout de bras par la France. On se souvient aisément des fonctions de Monsieur Gourdain auprès de Tonton Bwakamabé Na Sakkadé.

Pourtant, aussi bien par sa formation initiale que ses fonctions officielles, Georges Lamotte correspond tout à fait à cette engeance qui a toujours terrorisé l’opposition et les penseurs indépendants dans la fiction noire africaine, en même temps qu’elle a servi, au prix de mystifications et de mythifications d’individus sans envergure, à fabriquer de prétendus chefs charismatiques, “Pères de la nation” ubuesques et monstrueux comme Tonton Bwakamabé Na Sakkadé ou le Maréchal Nnikon Nniku. En effet, alors qu’il assume, comme il l’affirme sans ambiguïté à une prostituée, les fonctions de “journaliste d’une espèce particulière” auprès du régime (Soleil, 100), l’Assistant Technique Français donne de Georges Lamotte un portrait qui n’attirerait aucun recruteur raisonnable:

Dans ma famille, je n’ai jamais été considéré comme un brillant sujet, ni à l’école. Dans ma vie, j’ai fait un peu de tout et n’importe quoi, longtemps. Pour finir, un jour, je me suis réfugié dans l’enseignement : ils y accueillent toutes sortes de gens. Tel que vous me voyez, j’ai quinze ans d’instituteur à Wallis et Futuna, îles françaises du Pacifique, où personne ne voulait aller, bien entendu. C’est pour cela qu’ils ont bien voulu de moi, car je n’avais strictement aucune qualification. [...] Depuis, je joue les touristes. (Soleil, 158-159)

Georges Lamotte est ainsi recruté, comme le précise le philosophe du régime, pour sauvegarder les intérêts mutuels des deux pays. Sa traque plutôt subtile mais redoutablement efficace des opposants, de même que sa participation active à la campagne électorale aux côtés des agents du parti présidentiel, s’inscrit dans la logique de son “cahier de charge.”

Cependant, ses actions et ses attitudes dans d’autres situations sont loin de servir “exclusivement les excellentes relations que notre pays a toujours entretenues avec [la France] qui est pour nous un gage unique de stabilité et, par conséquent, de développement” (Soleil, 192), comme dirait Ebénézer. Ses rapports avec Nathalie, la nièce de son complice dans le vice, “une toute petite fille à qui on a volé son

enfance" (Soleil, 222), relèvent soit de la pédophilie, soit du détournement de mineurs. De même, sa participation à des orgies sexuelles qu'organise Ebénézer avec des femmes de toutes les races ne participe aucunement du statut officiel du "loyal serviteur de la coopération franco-africaine" (Soleil, 212) défini par le directeur local de l'ANDECONINI, les services secrets français. En compagnie d'Ebenézer et d'autres comparses, le prétendu serviteur loyal de la coopération française a ainsi constitué un cercle de vices très fermé dont les intérêts sont très loin de se confondre avec ceux de la France et de la "République bananière" d'Afrique ou même avec ceux de ses supérieurs hiérarchiques locaux. Tout comme la police locale donc, la "barbouzerie" française, et contrairement à celle relevée dans de nombreux textes africains francophones, connaît chez les deux écrivains, sans doute par effet d'osmose et de contamination, les mêmes tares que l'administration africaine décriée.

Ce rapide regard croisé aura permis d'identifier des convergences idéologiques chez Mongo Beti et Ahmadou Kourouma qui pendant plus de 30 ans d'écriture ne se sont, pour ainsi dire, jamais rencontrés.¹² Aussi bien par le discours que par l'histoire, *Trop de soleil tue l'amour* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* consacrent l'effondrement de la statue de Commandeur habituellement reconnue aux potentats des récits africains en général et même dans d'autres écrits de Mongo Beti et d'Ahmadou Kourouma. Ils lui substituent celle de "fainéants" et de "faibles." Dans l'un et l'autre texte, les "chefs" de partis ou d'Etat ne peuvent même plus objectivement être tenus pour responsables des malheurs qui accablent les populations. Absents ou muselés mais toujours inconscients, ces derniers sont déresponsabilisés, agis plutôt qu'acteurs de l'histoire qu'ils subissent.

"L'indépendance" du chef par rapport aux auxiliaires du pouvoir que sont la police, la "coopération technique" et les partis politiques (pouvoir et opposition) induit une déliquescence du pouvoir lui-même et des centres de décision qui se trouvent dès lors divisés en groupuscules indépendants d'un pouvoir central inexistant. La démocratie (re)naissante en devient paradoxalement une immense farce qui permet aux dictateurs pourtant reconnus impotents d'organiser ou surtout de laisser organiser des simulacres d'élections qui consacrent leur séjour perpétuel au pouvoir.

Dès lors, *Trop de soleil tue l'amour* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* apparaissent incontestablement comme des moments très importants et particulièrement significatifs dans les productions respectives de Mongo Beti et d'Ahmadou Kourouma. Les deux textes constituent des amorces très prometteuses du renouvellement de perception du pouvoir dans la fiction africaine en cette aube de troisième millénaire. On songera ainsi à des romans comme *Branle-bas en blanc et noir* (Julliard, 2000) de Mongo Beti, *Temps de Chien* (Le Serpent à plumes, 2001) de Patrice Nganang, *Les Petits-fils nègres de Vercingétorix* (Le Serpent à plumes, 2002) d'Alain Mabanckou et au recueil de nouvelles de Kangi Alem, *La gazelle s'agenouille pour pleurer* (Acoria, 2000).

NOTES

¹ "40 ans d'écriture, 60 ans de dissidence," tel est le sous-titre du numéro spécial de *Présence francophone* n° 42 consacré à Mongo Beti pour son soixantième anniversaire par une dizaine d'universitaires de tous horizons, sous la direction d'Ambroise Kom.

² Mongo Beti : *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard, 1999. Nos citations renvoient à l'édition de

poche chez le même éditeur dans la collection “Pocket” en 2001. Nous l’indiquerons par (*Soleil*). Ahmadou Kourouma : *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 1998. Nos citations renvoient à la même édition et nous l’indiquerons par (*Vote*).

³ Le narrateur de Mongo Beti insiste sur une sorte de “malédiction” qui frapperait le continent. Le mot revient dans le texte comme un leitmotiv. On peut lire avec intérêt ce qu’en dit Bernard Mouralis : “Mongo Beti: *Trop de soleil tue l’amour*, Paris Julliard, 1999, 239 p.”, *Etudes littéraires africaines* N° 7, juin 1999, p. 48-50.

⁴ Sékou de *Le Zéhéros n’est pas n’importe qui* en est un modèle prototypique dans le roman africain d’expression française.

⁵ Komlanvi, Jean-Marie Pinto : *Les Mémoires d’Emilienne*, Paris, l’Harmattan, 1989, p 104.

⁶ Michel Foucault : *L’Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 12.

⁷ Voir par exemple *Le Destin glorieux du Maréchal Nnikon Nniku. Prince qu’on sort de Tchicaya U Tam’Si* où le dictateur éponyme, pour s’assurer le loyalisme et renforcer l’ardeur de sa garde prétorienne, fait greffer aux soldats des grenades à la place des testicules.

⁸ Titre de l’avant-propos du numéro spécial de *Présence Francophone* consacré à Mongo Beti : *Mongo Beti, 40 ans d’écriture 60 ans de dissidence*, *Présence Francophone* n° 42, Sherbrooke, 1993, Université de Sherbrooke. Madeleine Borgamano: *Ahmadou Kourouma. Le “guerrier” griot*, Paris, l’Harmattan, 1998.

⁹ Godard, Henri, *Poétique de Céline*, Paris, Gallimard, 1985, p. 106.

¹⁰ Il se veut certes le “Père de la nation,” mais il ne tient déjà plus grand’chose des personnages évoqués plus haut, comme on vient de le voir.

¹¹ Borgamano, Madeleine, *Ahmadou Kourouma. Le “guerrier” griot*, Paris, l’Harmattan, 1998, p. 62.

¹² Dans une interview que le premier accorde à un journal parisien au début des années 90, il dit tout le mal qu’il pense de son collègue. Au journaliste qui lui demande de réagir face à quelques noms d’hommes de culture et intellectuels africains, il répond à propos d’Ahmadou Kourouma: “Je n’aime pas du tout. Je ne sais pas s’il est grand écrivain, mais je sais qu’il est illettré.” “Mongo Beti règle ses comptes,” *Jeune Afrique Economie* n° 136, octobre 1990, p. 106.

REFERENCES

Bardolph, Jacqueline (Sous la Direction de) : *Littérature et maladie en Afrique. Image et fonction de la maladie dans la production littéraire* (Actes du colloque APELA, Nice, Septembre 1991), Paris, l’Harmattan, 1994.

Barthes, Roland, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972.

Biyidi-Awala, Odile, "Récit des obsèques Mongo Beti," *ALA Bulletin*, Vol.27, Summer 2001, Number 3, p. 11-27.

Bonnevitz ,Patrick, *Première leçon sur la sociologie de Pierre Bourdieu*, Paris, PUF, 1997.

Borgamano, Madeleine, Ahmadou Kourouma. *Le "guerrier" griot*, Paris, l'Harmattan, 1998.

Foucault, Michel, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

Godard, Henri, *Poétique de Céline*, Paris, Gallimard, 1985.

Kom, Ambroise, "Mongo Beti returns to Cameroon: A journey into Darkness," *Research in African Literature*, Winter 1991, vol.22, n° 4.

Kom, Ambroise, *Présence Francophone consacré à Mongo Beti : Mongo Beti, 40 ans d'écriture 60 ans de dissidence*, *Présence Francophone* n° 42, Sherbrooke, 1993, Université de Sherbrooke.

Komlanvi, Jean-Marie Pinto : *Les Mémoires d'Emilienne*, Paris, l'Harmattan, 1989.

Kourouma , Ahmadou: *Monnè, outrages et défis*, Paris, Seuil, 1990.

Kourouma, Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 1998.

Monga, Célestin, "Mongo Beti règle ses comptes," *Jeune Afrique Economie* n° 136, octobre1990.

Mongo, Beti : *Main basse sur le Cameroun*, Rouen Editions des Peuples Noirs, 1984 [première édition : Paris, Maspéro, 1972]

Mongo, Beti : *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard, 1999.

Mongo, Beti, *La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun*, Paris, la Découverte/ Essais, 1993.

Mouralis, Bernard, "Mongo Beti : *Trop de soleil tue l'amour*, Paris Julliard, 1999, 239 Pp. , *Etudes littéraires africaines* N° 7, juin 1999.